



Du 29 avril au 13 mai 2010

LES FAUSSES CONFIDENCES

De Marivaux

Mise en scène Didier Bezace

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

LES FAUSSES CONFIDENCES

De Marivaux

Mise en scène Didier Bezace

Avec

Pierre Arditi – Dubois

Alexandre Aubry – Arlequin

Christian Bouillette – Monsieur Rémi

Jean-Yves Chatelais – Le Comte

Anouk Grinberg – Araminte

Robert Plagnol – Dorante

Isabelle Sadoyan – Mme Argante

Marie Vialle – Marton

et dans le rôle du chien Tika

Collaboration artistique et conception musicale – Laurent Caillon

Assistante à la mise en scène – Dyssia Loubatière

Scénographie – Jean Haas

Lumières – Dominique Fortin

Costumes – Cidalia Da Costa assistée d'Anne Yarmola et Farad Anarawa

Perruques et maquillages – Cécile Kretschmar

Conseiller animalier – Max Crochet / Animal Acteur Studio

Construction décor – Atelier François Devineau

Construction des accessoires – Éric Den Hartog et Dyssia Loubatière

Durée : 2h

Coproduction : Théâtre de la Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale

La Coursive, Scène nationale de La Rochelle

Célestins, Théâtre de Lyon,

MC2 : Grenoble

Théâtre National de Marseille La Criée.

Contact :

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

<i>Les Fausses Confidences</i>	4
<i>Marivaux</i>	5
<i>Le théâtre de Marivaux</i>	6
<i>La comédie des amoureux</i>	8
<i>Du différend des intérêts</i>	10
<i>Didier Bezace</i>	11
<i>Les échos de la presse</i>	13

LES FAUSSES CONFIDENCES

Présenté par son oncle Monsieur Rémi, Dorante, jeune homme désargenté, vient comme intendant chez Araminte, une jeune et jolie veuve qu'il aime en secret. Toute l'action est menée par Dubois, ancien valet de Dorante, qui est déjà dans la place et a organisé un stratagème redoutable pour rendre Araminte amoureuse de Dorante.

Araminte, qui est sur le point d'entamer un procès pour une affaire de terre avec le Comte Dorimont, à moins qu'elle ne l'épouse, a, en effet, besoin d'un conseiller. Sa mère, Mme Argante, et son prétendant voient d'un mauvais oeil arriver dans la place Dorante qui risque de pousser Araminte à avoir recours à la Justice.

Par l'intermédiaire de Dubois, Araminte apprend que Dorante est épris d'elle, tandis que Marton, sa suivante, s'imagine être dans les pensées de ce nouvel intendant. Araminte va donc s'employer à rendre son amant jaloux et à lui faire avouer son amour, non sans se prendre elle-même aux pièges que lui tend Dubois.

Malgré l'opposition de sa mère en quête de promotion sociale et celle du Comte qui, voyant Araminte lui échapper, renonce cependant au procès, la jeune femme gardera Dorante auprès d'elle et cèdera à ses avances.

Dubois, sa mission terminée, s'en ira.



© Brigitte Enguerrand

MARIVAUX

Né à Paris en 1688, Marivaux fut un homme discret, solitaire, et longtemps mal compris de ses contemporains. Après avoir salué sa plume jugée émouvante et amusante, on lui reproche l'afféterie, la subtilité, la vaine « métaphysique » ou le « bavardage galant » de ses oeuvres : ce qui définira le « marivaudage » vers 1760.

En parallèle à ses études de droit, il se fait connaître dans les milieux littéraires parisiens grâce à sa première comédie publiée en 1712 *Le Père prudent et équitable* ou *Crispin l'heureux fourbe*, à des romans dans le genre picaresque ou à quelques contributions journalistiques au *Nouveau Mercure*.

Il prolonge son expérience journalistique grâce au journal qu'il fonde en 1721, *Le Spectateur français* (publié jusqu'en 1734), et l'écriture de pièces grâce aux Comédiens Italiens à qui il donne une comédie, *Arlequin poli par l'amour*, qui remporte un franc succès. *Annibal*, la tragédie qu'il donne aux Comédiens-Français, échoue. Il devient peu à peu l'intime des Italiens dont il admire le jeu vif et allègre, et leur écrit des pièces sur mesure entre 1722 et 1740. Les textes prennent la forme de la « conversation » : des comédies d'un ton nouveau dont la dramaturgie se fonde sur les « mouvements » de la sensibilité.

Son travail avec les Comédiens-Français sera moins enjoué, il n'apprécie guère leur jeu lent et apprêté, mais leur écrit tout de même neuf pièces, en partie pour gagner une reconnaissance officielle en France, jusque là inexistante. Seulement trois de ces pièces remportent un véritable succès : *La Seconde surprise de l'amour* en 1727, *Le legs*, en 1736 et *Le Préjugé vaincu* en 1746. En plus de ses oeuvres théâtrales et journalistiques, Marivaux s'attelle à l'écriture de romans. Il met 11 ans à publier le premier : *Le Paysan parvenu* (1731-1742) qui est un nouveau reflet de son goût pour l'analyse psychologique et de son attitude moraliste face à une société de classes qu'il refuse. Après son élection à l'Académie Française en 1741, il se consacre à une forme plus philosophique de littérature qui privilégie l'essai. Malgré leur publication, ses dernières comédies ne seront pas jouées.

En décalage avec nombre de ses contemporains, Marivaux s'est toujours attaché à être Marivaux, « à se ressembler fidèlement à [lui]-même », à cultiver sa « différence », sa « singularité d'esprit ». En homme secret, son cercle de proches ne tient qu'en quelques noms : sa fille Colombe, ses amis Mme de Lambert et Mme de Tencin, Fontenelle et Crébillon père, ses acteurs fétiches Silvia et Thomassin, ses maîtres Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld et Malebranche.

Il meurt à Paris en 1763. Marivaux était un personnage d'une telle discrétion qu'on ne saura pas quelle place a tenu l'amour dans sa vie, thème fétiche de l'auteur au théâtre.

LE THÉÂTRE DE MARIVAUX

Si l'on peut tracer des filiations entre le théâtre de Marivaux et d'autres, il n'en reste pas moins d'une irréductible originalité. Il emprunte nombre de conventions à la commedia dell'arte : les types, les travestissements, et l'importance de l'amour comme ressort de la comédie. Sa langue est celle de la première moitié du siècle des Lumières : nette, analytique au point qu'on la jugea métaphysique, et qu'on forgea le mot de « marivaudage » pour décrire les subtilités de sa psychologie.

On peut difficilement classer de l'intérieur l'œuvre de Marivaux. Cependant, on en dégage, entre autres, une veine philosophique, qui utilise le théâtre comme un lieu d'expérimentation sociale (*L'Île des esclaves*), un aspect romanesque empruntant à la tragi-comédie espagnole (*Le Triomphe de l'amour*) et un côté bourgeois qui traite de dettes, de dots, de la vie quotidienne (*La Mère confidente*). Les pièces canoniques de l'auteur s'attachent à ce que l'on appelle la « métaphysique du cœur » : *La Surprise de l'amour*, *La Seconde surprise de l'amour*, *La Double inconstance*, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *Les Fausses confidences*. Marivaux en a lui-même résumé le principe : « j'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ses niches ». Marivaux met en présence des personnages qui s'aiment, et dont l'un au moins ne veut pas l'avouer, ou se l'avouer. Comment le sentiment naît, se cache, avec quelle casuistique les amoureux tentent de le nier, avec quelle naïveté ils le révèlent, font l'objet d'un dialogue d'une extraordinaire finesse dont chaque mot porte.

A l'époque, toutes les pièces de Marivaux ne plurent pas, mais il est tout de même l'auteur le plus joué de la première moitié du XVIII^{ème} siècle avec Voltaire. Les générations suivantes le taxèrent de mièvrerie et de manque de sérieux. Il faut attendre les années 1920-1930 pour découvrir sa force scénique grâce à Xavier de Courville.

Depuis, même les metteurs en scène les plus expérimentaux se sont intéressés à lui : Vilar, Vitez, Planchon, Chéreau explorent toutes les ressources de mise en scène crues, ironiques, violentes, chorégraphiques offertes par Marivaux.

Michel Corvin in *Dictionnaire Encyclopédique du théâtre*, Ed. Bordas



© Brigitte Enguerrand

LA COMEDIE DES AMOUREUX

Les Fausses Confidences font de Dubois, meneur de jeu virtuose, un équivalent masculin de Flaminia et le type accompli de l'acteur témoin ; il est l'œil, omniprésent et omniscient, prévoyant tout ce qui se produira dans les sensibilités de ces amoureux dont il est le vrai maître : « je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là..., je connais l'humeur de ma maîtresse..., je vous conduis ». Son diagnostic est péremptoire et sans défaut ; « elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles » (I, 2) ; les événements semblent lui donner tort, Araminte excédée le rabroue, il jubile : « Voici l'affaire dans sa crise » (II, 16) ; Dorante croit tout perdu, lui se frotte les mains, il voit plus profond et plus loin que ces cœurs en émoi que leur émotion empêche de rien voir ; il est si sûr de son affaire, il pénètre si bien les ressorts des passions en cours qu'il peut se permettre les gaffes volontaires, les stratagèmes hasardeux, tous ses coups portent juste. (...) De la sorte, avec de nombreuses variantes, chaque pièce se développe sur un double palier, celui du cœur qui « jouit de soi » et celui de la conscience spectatrice. Où est la vraie pièce ? Elle est dans la surimpression et l'entrelacement des deux plans, dans les décalages et les échanges qui s'établissent entre eux et qui nous proposent le plaisir subtil d'une attention binoculaire et d'une double lecture.

Mais revenons au double registre. Les communications entre les deux paliers sont multiples, les personnages témoins ne se bornent pas à regarder les héros aller leur train, ils interviennent pour diriger leur progression quand elle menace de stagner. Toute pièce de Marivaux est une marche vers l'aveu ; elle est faite d'aveux graduels et voilés ; la scène dominante de chaque acte est toujours la scène d'aveu, c'est autour d'elle que l'acte s'organise. Aussi le rôle des acteurs témoins sera-t-il de faciliter ou de provoquer sans en avoir l'air un aveu qui tarde, parce que les cœurs marivaudiens sont lents, ou un aveu qui se refuse, parce que les cœurs se dérobent ou se dissimulent. Un amour destiné à durer a des débuts si imperceptibles, il est tellement invisible à ceux qui l'éprouvent, « si caché, si loin d'eux, si reculé de leur propre connaissance, qu'il les mène sans se montrer à eux, sans qu'ils s'en doutent » (IX, 548). Comment viendrait-il au jour sans l'action stimulante de ces observateurs sagaces qui, eux, s'en doutent ? (...) La conscience spectatrice ne se borne pas à surprendre les « hasards » qu'elle épie, il lui arrive aussi, comme à tout auteur, même s'il est Marivaux, de « composer », d'orienter la marche trop hésitante du cœur mis en observation.

De ce point de vue, toute pièce de Marivaux pourrait se définir : un organisme à double palier dont les deux plans se rapprochent graduellement jusqu'à leur complète jonction. La pièce est finie quand les deux paliers se confondent, c'est-à-dire quand le groupe des héros regardés se voit comme les voyaient les personnages spectateurs. Le dénouement réel, ce n'est pas le mariage qu'on nous promet au baisser du rideau, c'est la rencontre du cœur et du regard. De fait, au fond des scènes d'aveu qui dominent ce théâtre, il y a toujours un peu de comédie et de jeu, qu'on joue à soi-même en même temps qu'au partenaire, un jeu où se rencontrent la connaissance et l'ignorance, le camouflage inconscient et la conscience du camouflage. (...) Chaque pièce, chaque scène d'aveu combine différemment ces alliages microscopiques : savoir, ne pas savoir, savoir qu'on ne sait pas, dérober qu'on sait et cacher qu'on le dérobe... L'Araminte des *Fausses Confidences*, pour garder auprès d'elle l'intendant amoureux qu'elle aime ou va aimer sans se l'avouer, ne cesse de se donner des raisons qui sont autant de petits mensonges, mais mensonges de bonne foi, où se glisse pourtant une pointe de mauvaise foi ; ce sont les mélanges indiscernables de la simulation et de la sincérité, de la méprise et de la duperie ; c'est toujours, plus ou moins, une comédie que le cœur se joue et nous joue. C'est la comédie des amoureux, des tendres, de ceux que le cœur mène – où ils veulent aller, tout en disant qu'ils ne le veulent pas.

Jean Rousset, *Forme et signification*, José Corti, 1966



© Brigitte Enguerrand

DU DIFFEREND DES INTERETS



De nos jours, une femme dans la situation d'Araminte pourrait estimer qu'elle a assez d'argent pour deux ; l'héroïne de Marivaux n'ose rien de semblable. Nous nous sommes aperçus aussi que la pauvreté n'est pas une maladie nécessairement incurable, et qu'on peut s'enrichir : avec Diderot, puis avec Balzac, le commerce, par exemple, pourra rendre riche un personnage de théâtre ou de roman. Mais Dorante est né trop tôt pour que cette solution littéraire lui soit accessible.

La pauvreté au temps de Marivaux n'est pas seulement sentie comme un manque ; elle est aussi, sans qu'on ose trop le proclamer, un défaut moral ; on éprouve encore le besoin de répéter que pauvreté n'est pas vice ; elle ne laisse pas d'être un vice inavoué dans la mesure où la fortune, au même titre que la noblesse, est respectée comme une valeur que seule la naissance devrait donner. Pour épouser Dorante, Araminte doit donc vaincre une sorte de pudeur sociale. C'est à quoi les artifices de Dubois vont l'aider. L'obstacle à surmonter n'est pas objectivement réel, à la manière d'un fait ; il est de l'ordre du sentiment. Il suffira donc à Dubois, pour donner à Araminte la force d'imposer son

désir à une société qui le réprouve, d'employer des moyens sentimentaux. Ces moyens sont au nombre de quatre : des fausses confidences, des visages d'autres femmes, un portrait ou un tableau, une lettre.

Jacques Scherer, *Dramaturgies du vrai-faux*, PUF, 1994

DIDIER BEZACE



Cofondateur en 1970 du Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie, il a participé à tous les spectacles du Théâtre de l'Aquarium depuis sa création jusqu'en 1997 en tant qu'auteur, comédien ou metteur en scène. Il est directeur du Théâtre de la Commune depuis le 1er juillet 1997 et continue d'être acteur au cinéma et au théâtre.

Au théâtre, ses réalisations les plus marquantes en tant qu'adaptateur et metteur en scène sont *Le Piège* d'après Emmanuel Bove ; *Les Heures*

Blanches d'après *La Maladie Humaine* de Ferdinando Camon avant d'en faire avec Claude Miller un film pour Arte en 1991 ; *La Noce chez les petits bourgeois* suivie de *Grand'peur et misère du IIIe Reich* de Bertolt Brecht (pour lesquelles il a reçu le Prix de la critique en tant que metteur en scène) ; *Pereira prétend* d'après Antonio Tabucchi créé au Festival d'Avignon en 1997. Il a reçu un Molière en 1995 pour son adaptation et sa mise en scène de *La Femme changée en renard* d'après le récit de David Garnett. En 2001, il a ouvert le Festival d'Avignon dans la Cour d'Honneur avec *L'École des Femmes* de Molière qu'il a mis en scène avec Pierre Arditi dans le rôle d'Arnolphe. Au Théâtre de la Commune, il a notamment créé en 2004/2005 *Avis aux intéressés* de Daniel Keene qui a reçu le Prix de la critique pour la scénographie et une nomination aux Molières 2005 pour le second rôle. En mai 2005, il a reçu le Molière de la meilleure adaptation et celui de la mise en scène pour la création de *La Version de Browning* de Terence Rattigan. Ses dernières créations sont *La maman bohème* suivi de *Médée* de Dario Fo et Franca Rame qu'il a mis en scène avec Ariane Ascaride, *May* d'après un scénario d'Hanif Kureishi, *Conversations avec ma mère* d'après un scénario de Santiago Carlos Ovés, pièce où il jouait aux côtés d'Isabelle Sadoyan, *Elle est là* de Nathalie Sarraute où il jouait aux côtés de Pierre Arditi et Évelyne Bouix et *Aden Arabie* de Paul Nizan, préface de Jean-Paul Sartre. Sous la direction d'autres metteurs en scène, il a interprété de nombreux textes contemporains et classiques notamment *Les Fausses Confidences* de Marivaux dans lesquelles il interprétait aux côtés de Nathalie Baye le rôle de Dubois.

Au cinéma, il a travaillé avec Claude Miller, *La petite voleuse* ; Jean-Louis Benoit, *Dédé* ; Marion Hansel, *Sur la terre comme au ciel* ; Bertrand Tavernier, *L627* et *Ça commence aujourd'hui* ; Serge Leroy, *Taxi de nuit* ; Pascale Ferran, *Petits arrangements avec les morts* ; Claude Zidi, *Profil bas* ; André Téchiné, *Les Voleurs* ; Bigas Luna, *La Femme de chambre du Titanic* ; Pascal Thomas, *La Dilettante* ; Marcel Bluwal, *Le plus beau pays du monde* ; Serge Meynard, *Voyous, voyelles* ; Jeanne Labrune, *Ça ira mieux demain* et *C'est le bouquet* ; Rodolphe Marconi, *Ceci est mon corps* ; Anne Théron, *Ce qu'ils imaginent* ; Daniel Colas, *Nuit noire* ; Valérie Guignabodet, *Mariages !* ; Jeanne Labrune, *Cause toujours* ; Rémi Bezançon, *Ma vie en l'air* ; Olivier Doran, *Le Coach...*

À la télévision, il a travaillé avec de nombreux réalisateurs, notamment avec Caroline Huppert, Denys Granier-Deferre, François Luciani, Marcel Bluwal, Jean-Daniel Verhaeghe, Daniel Jeanneau, Bertrand Arthuys, Alain Tasma, Jean-Pierre Sinapi, Laurent Herblet...



© Brigitte Enguerrand

Chez Marivaux, l'amour est toujours surprise, épreuve et déguisement. Son surgissement fait théâtre et son aveu est attendu. Ici il s'agit bien, dans un microcosme social magistralement évoqué, du long combat que mène, contre elle-même et les convenances factices, Araminte, jeune et riche veuve, pour accepter l'amour de Dorante, amant désargenté. Pour tisser les fils de cet ingénieux complot du coeur et faire avancer sa comédie, Marivaux, cette fois, s'est donné un double : Dubois, valet zélé et retors à la fois ; il est l'artisan généreux d'une mécanique implacable qui finira par faire triompher l'amour et la liberté en réunissant deux êtres dans un instant de radieuse sincérité.

Didier Bezace

LES ECHOS DE LA PRESSE



Entrez dans les « Confidences »

Chez Marivaux, c'est l'amour, toujours, qui est une gigantesque scène où toutes les intrigues, les crises, les illusions sont permises, tant du moins qu'elles tendent à l'aveu. Car l'aveu est le maître mot, le but suprême de ces comédies sentimentales électriques où l'orgueil le dispute à la passion, le « moi » au « vous » ; où la rupture n'est jamais loin. Et c'est l'amour, justement, qui seul permet l'aveu, qui révèle à soi-même et permet de triompher non seulement de ses propres vanités et aveuglements, mais d'une société d'apparences et de conventions. L'argent y règne, point d'orgue de chaque pièce, les « classes sociales » y sont pesamment affirmées, avec, pas si loin, la révolte des valets et soubrettes, Arlequin, Lisette et autre Marton. Marivaux (1688-1763) fut un des rares auteurs « classiques » applaudis sous la Révolution. Et singulièrement pour ces *Fausse Confidences* aujourd'hui montées par Didier Bezace dans tout l'éclat de leur ambiguïté, dans toute la lumière de leur cruauté.

(...) On pourrait monter la pièce au noir, tel un conte libertin proche de Sade. Didier Bezace a préféré la demi-teinte préromantique, façon Goethe. Et c'est magnifique, car toute l'œuvre de Marivaux semble ici rassemblée – des débuts comiques proches de la commedia dell'arte avec les acteurs italiens qui firent sa gloire parisienne, jusqu'à sa postérité plus dramatique, et socialement dénonciatrice –, tout s'unifie dans l'intelligente et minimaliste scénographie de Jean Haas, qui sait faire dire à un escalier préjugés de classes ou accomplissement érotique selon qu'il est placé de face ou de biais...

Didier Bezace met en scène le texte comme s'il voulait faire comprendre tout l'univers marivaldien, avec ses traditions et sa modernité. Il est parvenu à unir une troupe où cohabitent un Arlequin très italianisant (Alexandre Aubry, savoureux), un jeune premier et une servante qui n'auraient pas déplu à Musset (Dorante, troublement interprété par Robert Pagnol, et Marton, la délicieuse Marie Vialle), une galerie d'aristocrates et de bourgeois que Goldoni ou Brecht n'auraient pas reniés ; surtout, il fait rendre l'âme superbement à Anouk Grinberg et à Pierre Arditi.

La première, Araminte, fragile et forte à la fois, paraît découvrir devant nous – et nous donne envie de (re)découvrir – la violence du désir amoureux. Le second, Dubois, matois et douloureux, en retrait, tire les ficelles de sentiments auxquels il ne croit plus, à moins qu'il n'y croie trop, attiré sans espoir et par Araminte et par Dorante. Pierre Arditi livre les labyrinthes d'un domestique bien plus brillant que n'importe quel maître et condamné à l'ombre. Il est bouleversant de silences, de regards inquiets et d'écoute. Jamais la vedette ne se met en avant d'une troupe parfaitement homogène. Il s'y fond, et s'y retrouve de phrase en phrase. Car Bezace a réussi ce miracle : rendre claire et partageable cette langue divinement sophistiquée de Marivaux. Langue par laquelle tout advient, grande prêtresse ici d'un spectacle phrasé et éclairé à merveille. Accessible et beau. Formidablement populaire.

Télérama – 10/03/10
Fabienne Pascaud

Les Fausses confidences ou l'exquise cruauté de Marivaux

(...) Didier Bezace s'appuie sur une équipe artistique parfaite pour donner à la représentation son élégance XVIIIe, celle des Lumières et celle de Sade... De Dubois, tout de noir vêtu, il fait plus que le double de l'auteur, le manipulateur, il fait aussi un diable qui surgit d'ailleurs d'une trappe, des dessous de la scène. Mais, tel que l'interprète avec un art infini des nuances, Pierre Arditi, Dubois n'est jamais cynique. Il a un certain sens des réalités de la vie. Un sang froid, une détermination sans faiblesse. Question de classe nous suggère Marivaux. Il sera toujours du côté de ceux qui doivent agir !

Et le supplément bouleversant du jeu, ici, c'est que l'on devine la tendresse du comédien Pierre Arditi pour ses jeunes partenaires, le trio Araminte, Dorante, Marton. Cette tendresse est pour toute la troupe. La grande Isabelle Sadoyan et ses amis, Christian Bouillette, Jean-Yves Chatelais, Alexandre Aubry. Arditi est un comédien de troupe, qui partage, échange. Il est généreux. Cela se voit.(...)

Didier Bezace ne lâche à aucun moment les différents fils de sincérité à calcul à manoeuvre à trahison à ivresse à désenchantement...etc... Tout se renverse tout le temps. On croit tenir une vérité, mais elle est recouverte. Nul ne sait plus rien. Marivaux s'amuse qui aime ménager des suspens... la vie est ainsi.

Blog Le Figaro – 28/02/10

Armelle Héliot

Le Journal du Dimanche

Les chemins de l'amour selon Marivaux

(...) Tout en finesse, Didier Bezace, qui sent les textes autant qu'il les illustre, sert un Marivaux au cordeau mais sans froideur aucune. Rien d'appuyé, tout est d'une perfection finement ciselée, subtilement éclairée. Dans des décors ouverts et sobres (un escalier, une antichambre, un salon...), une circulation fluide, tout semble clair, d'une beauté classique, lisse à première vue mais l'élégance dissimule doutes et amertumes. Le dénouement laisse augurer certain désenchantement, tant le revers des sentiments amoureux est amer, à la couleur noire de la cruauté, Pierre Arditi et Anouk Grinberg excellent : lui roué, malin, séduisant, cynique et ironique, elle tout en modulations et en charme, exquise, la voix variant selon l'humeur et l'incertitude, avec comme un voile de mélancolie. Robert Plagnol nous a paru en léger décalage, Marie Vialle est très juste et Isabelle Sadoyan surprend, une fois encore.

Didier Bezace manie subtilité, fermeté et délicatesse dans une justesse de ton éclatante, entre l'apparence de la perfection et la désagrégation sous-jacente. C'est toute la réussite de cette mise en scène qui fait sentir la possibilité du bonheur, la douceur à portée de main et leurs corollaires : l'inquiétude, la fragilité.

Le Journal du Dimanche – 11/03/10

Annie Chénieux